FORGER UNE VOCATION POUR LA JUSTICE SOCIALE : LEÇONS TIRÉES DU VÉCU DE MES PARENTS PENDANT LA SHOAH

RIVKA AUGENFELD

Depuis plus de 50 ans, Rivka Augenfeld est active dans les domaines de la réinstallation des réfugiés et des immigrants, de la défense des droits des réfugiés et de la création d'organismes municipaux, provinciaux et canadiens pour suivre l'évolution et promouvoir les droits de l'homme. Elle a été consultante et formatrice dans ces domaines pour divers organismes communautaires, parapublics et gouvernementaux. En 2015, pour marquer le 40e anniversaire de la *Charte québécoise des droits et libertés de la personne*, Rivka a été l'une des 40 militantes honorées pour leur contribution. Elle a également été active pendant de nombreuses années dans diverses organisations communautaires juives, en particulier la Bibliothèque publique juive de Montréal. Sa langue maternelle est le yiddish, et elle sert souvent de conseillère, traductrice et coach pour divers projets musicaux, littéraires et autres projets culturels. Rivka est née « apatride » dans un camp de personnes déplacées en Autriche et est arrivée au Canada avec ses parents à l'âge de deux ans.

Ayant grandi en tant qu'enfant de survivants de l'Holocauste, j'ai toujours su que ma vie était façonnée par le passé, bien qu'il m'ait fallu du temps pour endosser mon rôle de témoin de deuxième génération de leur expérience. Mes parents, Liba Magarshak, originaire de Vilna (aujourd'hui Vilnius), et David Augenfeld, originaire de Varsovie, portaient avec eux le poids d'un monde qui avait été détruit – le «khurbn» (la destruction), comme ils l'appelaient en yiddish. À travers leurs histoires et les valeurs qu'ils m'ont transmises, j'ai trouvé non seulement un point d'ancrage dans une histoire remplie de douleur, de chagrin et de résilience, mais aussi une lumière qui m'a guidé dans ma propre lutte pour la justice sociale.

LE CADEAU DE LA MÉMOIRE ET DE L'HÉRITAGE

Chez nous, l'Holocauste était omniprésent, non seulement en tant qu'événement historique, mais aussi en tant que récit personnel. Mes parents parlaient librement de leur vie avant la guerre en Pologne, dépeignant des tableaux vivants des réunions familiales, des rues animées et de la vitalité culturelle de la vie juive. Ces histoires m'ont donné un sentiment de continuité avec un monde que je n'avais jamais

connu. Leurs récits de pertes – des membres de la famille disparus, des vies brutalement interrompues – m'ont inculqué une conscience de ce qui avait été pris et de ce qui doit être gardé en mémoire.

Mais ils ne se sont pas limités au simple fait d' évoquer les tragédies. Mes parents ont parlé des années qu'ils ont passées dans des camps de personnes déplacées (DP) en Autriche, où je suis née. Dans cet espace liminal entre la survie et la reconstruction, ils m'ont appris l'importance de la solidarité et de la résilience. Ces leçons ont guidé mon travail, et représentent le fondement même de ma conception de la justice : la nécessité de voir les gens comme des individus, d'honorer leur dignité et de se rappeler que chaque nom et chaque histoire ont de l'importance.

UN SOCLE DE VALEURS

La justice sociale n'était pas un concept abstrait pour mes parents ; c'était une réalité vécue. Ils étaient tous les deux profondément impliqués dans le mouvement socialiste juif Bund avant, pendant et après la guerre, croyant aux principes d'égalité et de solidarité. Ma mère, membre d'un groupe de jeunesse socialiste appelé le SKIF, vivait selon leur devise : « Frais, libres, forts et vrais. » Mon père, militant syndical à Varsovie et bundiste sa vie durant, incarnait ces valeurs tant dans sa vie publique que privée.

> **« Dans cet espace liminal entre la survie et la reconstruction, ils m'ont enseigné l'importance de la solidarité et de la résilience. Ces leçons ont guidé mon travail, et représentent le fondement même de ma conception de la justice : la nécessité de voir les gens comme des individus, d'honorer leur dignité et de se rappeler que chaque nom et chaque histoire ont de l'importance. »**

Ces principes m'ont été transmis non pas par des discours, mais par l'exemple. Mon père croyait que les valeurs devaient être vécues au quotidien, et non reportées à un futur idéal. La bonté discrète de ma mère et sa capacité à établir des liens avec les autres reflétaient la compassion qui est au cœur de la justice. Leurs expériences m'ont appris que, bien que nous ne puissions effacer les cicatrices de l'histoire, nous pouvons œuvrer pour que d'autres ne souffrent pas dans le silence ou l'isolement.

« OÙ ÉTAIT LE MONDE ? »

L'une des questions qui m'a le plus hanté durant mon enfance était : « Où était le monde ? » Cette question, souvent posée par les survivants, exigeait une réponse – pas seulement de l'histoire, mais aussi de ma part, personnellement. Elle est devenue un défi et une responsabilité. Je savais que je ne pouvais pas défaire le passé, mais je pouvais participer à la création d'un avenir où les autres ne seraient pas abandonnés.

En 1974, j'ai commencé à travailler pour les Services canadiens d'assistance aux immigrants juifs (JIAS) du Canada, initialement par nécessité pratique. Au fil du temps, j'ai réalisé que le travail que je faisais – aider les réfugiés et les immigrants à s'adapter à une nouvelle vie – était ma façon de

répondre à cette question. Sous la direction de mon mentor, le Dr Joseph Kage, j'ai appris à défendre les personnes dans le besoin et à construire des réseaux de soutien. Son exemple, associé aux enseignements de mes parents, m'a appris que la justice n'est pas une question de grands gestes, mais des actions constantes et compatissantes. Il croyait également à l'importance des réseaux, de la création de partenariats avec des personnes partageant les mêmes idées et venant d' horizons multiples.

PRÉSERVER LA MÉMOIRE DE L'HOLOCAUSTE

Au fil des années et avec le vieillissement des survivants, le poids de préserver leurs histoires est devenu plus urgent. J'ai appris à comprendre la mémoire comme une responsabilité collective. Il ne s'agit pas seulement de raconter des horreurs, mais de rendre l'histoire humaine. Ma mère disait un jour : « L'Holocauste n'a pas commencé en 1939 ; il a fait disparaître beaucoup de vies bien avant cela. » Ses paroles me rappellent que les victimes étaient des personnes qui avaient une vie épanouie, nourrissant des rêves, et faisant partie de la communauté d'avant-guerre.

La commémoration a évolué. Lorsque j'étais enfant, les cérémonies étaient des rassemblements intimes de survivants et de leurs familles. Aujourd'hui, à mesure que nous perdons les témoins directs, le défi est de trouver des moyens efficaces pour garder la mémoire vivante auprès d'un public plus large. Cela ne consiste pas seulement à relater des faits, mais à trouver des moyens de se connecter émotionnellement. L'histoire du « Cœur d'Auschwitz », un cœur en papier réalisé minutieusement par un groupe de jeunes femmes dans ce camp de la mort, en guise de cadeau d'anniversaire, pour fêter les 20 ans d'une amie qui leur était chère, illustre cette approche. Son message à la fois simple, mais plein d'amour et d'espoir, au milieu d'une horreur inimaginable trouve un écho profond, en particulier auprès des jeunes générations. Il demeure une source d'inspiration intemporelle au Musée de l'Holocauste de Montréal.

DES LEÇONS POUR LE PRÉSENT

Travailler avec des réfugiés et des immigrants a renforcé les similitudes entre les expériences de mes parents et celles des autres fuyant la persécution. J'ai rencontré des personnes du monde entier qui, comme mes parents, portaient leurs cicatrices avec une dignité silencieuse. Elles m'ont appris que la survie ne se limite pas à l'endurance, mais consiste aussi à trouver des moyens de se reconstruire et de prospérer.

« J'ai appris à aborder les gens avec humilité, sachant que leurs histoires, tout comme celles de mes parents, sont profondément personnelles. En tant qu'enfant de survivants, je pouvais comprendre la méfiance qui découle d'un traumatisme. Je comprenais pourquoi quelqu'un pourrait hésiter à raconter son histoire à un inconnu en position d'autorité. Ces leçons ont nourri mon engagement, me rappelant toujours de respecter l'humanité de ceux que je servais. »

J'ai appris à aborder les gens avec humilité, sachant que leurs histoires, tout comme celles de mes parents, sont profondément personnelles. En tant qu'enfant de survivants, je pouvais comprendre la méfiance qui découle du traumatisme. Je comprenais pourquoi quelqu'un pourrait hésiter à raconter son histoire à un inconnu en position d'autorité. Ces leçons ont nourri mon engagement, me rappelant toujours de respecter l'humanité de ceux que je servais.

CONSTRUIRE UN AVENIR EMPREINT DE MÉMOIRE

L'héritage de mes parents me pousse à agir. Chaque jour, je m'efforce de leur rendre hommage en incarnant les valeurs qu'ils ont défendues : la compassion, la justice et la solidarité. Leur existence incarne la force de la communauté et la résilience de l'esprit humain. En cherchant à répondre à la question « Où était le monde ? », je m'engage de faire en sorte qu'un jour, malgré tous les obstacles sur notre chemin, personne n'ait plus à la poser.

En préservant la mémoire de l'Holocauste et en tirant des leçons pour notre notre époque, nous honorons non seulement le passé, mais aussi la promesse d'un avenir meilleur. La vie de mes parents m'a appris que la lutte pour la justice est à la fois un privilège et une responsabilité. C'est un mode de vie – et un moyen de se souvenir que ce qui est le plus précieux, c'est un cœur ouvert à l'autre et plein de compassion.